

Claude Pillet

Quelques tropismes majeurs du *Miroir des limbes*

Les adversaires de Malraux n'ont pas manqué de souligner sa capacité à se saisir des avantages qu'une situation biographique ou historique pouvait présenter. On a dénoncé un Malraux opportuniste et bluffeur qui sait se rallier au Général quand les événements s'y prêtent, qui s'installe dans les fonctions de ministre quand l'éclat de la fonction le sert, qui avait publié les romans de la révolution en s'assurant une publicité toute composée faisant croire qu'il avait joué un rôle déterminant dans les événements relatés. Notons d'ailleurs que de Gaulle eut droit aux mêmes épithètes : le 18 Juin n'était-il pas un coup de bluff total ? son retour de 1958 ne présentait-il pas l'allure d'un général ambitieux prenant exprès les habits d'un démocrate tout opportuniste ?

Heureusement, on a remarqué aussi à quel point ce supposé opportunisme consiste, autrement, à capter le potentiel d'action qu'offrent tel fait, telle situation, tel contexte. Toutes les conditions (le «fond de l'abîme») étaient réunies le 18 juin 1940 pour qu'un général obscur décidât de refuser, le plus publiquement qu'il lui était possible, l'un des coups les plus violents que l'histoire venait d'infliger à son pays – et tenter de changer dans ce refus même le cours des événements. Toutes les conditions (c'est-à-dire là aussi l'avenir le plus privé de signification nationale ou le présent le plus potentiellement dépourvu d'héroïsme historique¹) étaient présentes pour que Malraux se ralliât au Général en 1945, puis en 1958, ou qu'il maintînt obstinément sa fidélité à la personne du Président.

Le sens des romans même de Malraux semble placé sous le signe préalable de ce type d'opportunisme. Même si l'on sait bien que leur auteur n'a jamais été «commissaire du Guomindang», même s'il n'a participé ni aux événements de Canton (1925) ni à ceux de

¹ L'aspect politique le plus concret de ce risque est l'accaparement du pouvoir par les communistes qui auraient mis, *ipso facto*, le pays sous la tutelle de l'Union soviétique.

Shanghai (1927), on sait aussi que la force illocutoire des *Conquérants* et de *La Condition humaine* doit au surgissement soudain d'un acte ou d'un faisceau d'actions proprement *révolutionnaires* (i.e. retournant le cours des choses). Le début supposé du «premier roman» de Malraux propose même explicitement cette irruption inattendue :

La grève générale est décrétée à Canton / Depuis hier, ce radio est affiché, souligné en route. Jusqu'à l'horizon, l'océan Indien immobile, glacé, laqué — sans sillage. (OC1 : 117)

Commentant Malraux, on a pu parler à ce propos d'événements inaugurant le XX^e siècle. Ce n'est pas tout à fait absurde, mais la valeur de vérité de l'affaire est plus littéraire qu'historique.

Dans le texte liminaire des *Antimémoires*, Malraux reprend cette inauguration :

«Jusqu'à l'horizon, l'Océan glacé, laqué, sans sillages...» Je retrouve devant la mer la première phrase de mon premier roman, et, sur le bateau, le cadre aux dépêches où l'on afficha, il y a quarante ans, celle qui annonçait le retour de l'Asie dans l'Histoire : «La grève générale est proclamée à Canton.» (OC3 : 7)

Cette reprise (double citation), institue en effet le même phénomène littéraire (par le biais de la référence directe à des faits que l'on peut identifier par métonymie à l'histoire) que celui qui inaugurerait *Les Conquérants* : de l'absence d'événement, de l'absence de quelque manifestation apparaissante, de quelque *phénomène*², de l'absence même paraît quelque chose. Et de ce phénomène naît tout ce qui suit. La reprise, donc la mise en évidence, dans les *Antimémoires*, de l'évocation de cet Océan «sans sillages», est à la fois l'image littéraire du phénomène apparaissant sur fond d'absence (comme «il y a quarante ans», Malraux est censé être devant un commencement absolu) et institution d'un acte illocutoire faisant irruption à partir du silence.

On sait que Malraux, embarquant sur le *Cambodge* le 22 juin 1965, travaillait à une nouvelle version des *Voix du silence* (*Les Grandes Voix*). Nul projet de mémoires ne l'occupait, semble-t-il. Compagnon de voyage du ministre, Albert Beuret a raconté à Janine Mossuz-Lavau³ comment, au moment de l'escale de Port-Saïd, Malraux se rendit au Caire. Il y retrouva le Musée national et y éprouva une émotion si vive que, de retour sur le bateau (après un passage à Guizeh), il abandonna définitivement les vastes *Grandes Voix* (qui

² Φαίνειν : paraître au jour, se montrer ; faire paraître, faire voir, rendre visible ; φαίνομενα : choses qui apparaissent.

³ Voir Janine Mossuz-Lavau, *André Malraux, qui êtes-vous ?*, avec les entretiens Pierre de Boisdeffre – André Malraux, Lyon, La Manufacture, 1987, (coll. «Qui êtes-vous?», n° 25), p. 147-148.

n'auront été publiées que par l'unique volume intitulé *Le Musée Imaginaire*, paru en automne 1965⁴) pour commencer ce qui deviendra effectivement les *Antimémoires*. Quand Malraux évoqua ce fait à Michel Droit, il précisa :

Ce livre est entièrement le résultat d'une sorte d'accident. Je ne prévoyais pas du tout que j'allais me remettre à écrire au moment où j'ai commencé à le faire. Je ne prévoyais pas que j'écrirais ce livre qui s'appelle *Antimémoires*. Il y a là quelque chose d'assez rare et d'assez saisissant car, en définitive, pour mes autres livres, j'ai toujours écrit ce que je voulais écrire quand je le voulais. Mais là il y a eu l'accident absolu.⁵

Tout le livre (et les quatre autres qui constitueront *La Corde et les Souris*) sont placés sous ce signe du phénomène advenant et causant du coup la rédaction du livre et sa justification littéraire principale. Les *Antimémoires* vont même jusqu'à égrener tout au long de leur déroulement une succession de débuts ou de points à partir desquels émergeront tant le récit et ses étapes que les raisons objectives de leur nécessité et sens littéraires.

La première⁶ est l'évocation de l'évasion du camp de 1940. Ce génial incipit autobiographique («Je me suis évadé, en 1940, avec le futur aumônier du Vercors») instaure une échappée hors du monde clos qu'est devenu ainsi le passé de Malraux (le monde clos de sa biographie, celle que ses romans ont constituée – monde clos parce que connu d'avance) et l'ouverture d'un itinéraire libre de surprises comme l'est la réalité. La deuxième est la réactualisation de tout un pan des *Noyers de l'Altenburg* (les événements racontant l'histoire familiale de Vincent Berger), morceau de fiction qui inaugure le récit autobiographique que sont les *Antimémoires*. Détruisant toute fixation biographique, la fiction confère à l'auteur des Mémoires qu'elle inaugure un passé à jamais nouveau, échappant à toute entreprise de vérification biographique et laissant sans cesse en suspens l'identité référentielle du personnage principal du récit. Vincent Berger n'est-il pas en effet une sorte de Malraux rêvé ou sublimé ? Malraux n'a-t-il pas porté son nom durant la Résistance ? Certains faits des *Noyers* ne sont-ils pas la transposition de données biographiques connues ? («ce suicide est celui de mon père, ce grand-père est le mien», OC3 : 13).

⁴ *Le Musée Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1965, (coll. «Idées/Arts»). Repris en 1996 dans la collection «Folio-essais».

⁵ «Un entretien exclusif avec Michel Droit. Malraux parle...», [I], *Le Figaro littéraire*, n° 1120, 2-8 octobre 1967, p. 6.

⁶ La deuxième plutôt, la première étant indiquée par la notation «*au large de la Crête*» (OC 3 : 5). Je ne propose pas ici une liste exhaustive, ni un ordre systématique des débuts que l'on peut rencontrer dans les *Antimémoires*.

La troisième est fort importante. Elle double l'émotion du Caire en la déplaçant un peu dans l'espace (il s'agit ici du Sphinx) et dans le temps (1965 s'efface au profit de 1950 ou de 1955). 1950, milieu exact du siècle (on sait que Malraux n'a séjourné en Egypte ni en 1950 ni en 1955⁷), fait advenir au début du livre (le chapitre égyptien est le premier à être un récit référentiel) la puissance de sens dont le Sphinx est capable, de la manière dont Malraux le dit capable. Inauguration du périple asiatique (le voyage que Malraux commence fera le tour de l'Asie), l'étape égyptienne impose la découverte des «deux langages» : «Celui de l'apparence, celui d'une foule qui avait sans doute ressemblé à ce que je voyais au Caire, écrit-il : langage de l'éphémère. Et celui de la Vérité, langage de l'éternel et du sacré.» (OC3 : 39) Découverte à prendre très au sérieux : de même qu'elle a «ordonné ma réflexion sur l'art» ainsi que le dit Malraux, de même va-t-elle constituer le vecteur principal par lequel le sens advient sans cesse dans *Le Miroir des limbes*, là précisément où Malraux «n'atten[d] de retrouver que l'art, et la mort.» (OC3 : 38, c'est l'incipit du chapitre égyptien).

Proposant une clef de compréhension de la vie de Malraux et de sa conception de la création artistique, le Sphinx établit du coup une clef de lecture du livre nouveau : les contingences (la matière première de l'autobiographie, et même la nécessité fondamentale de tout projet relevant de ce type d'œuvre : le caractère référentiel biographique), caduques aussitôt advenues, n'existent pas ou le moins possible selon la perspective esthétique. Plus précisément encore : la perspective de l'art, quand elle advient, empêche par sa propre existence, par son propre avènement, toute valeur signifiante de ce qui n'est pas par elle relevé. En clair : quand le langage du sens advient (lecteur de Coomaraswamy, d'Eliade, de Jung et de Corbin, Malraux dit : «sacré»), il n'a pu advenir que parce que lui préexistait ce qu'il annule comme son envers, monde désert ou vide qu'il maintient comme son appui nécessaire tant et pour qu'il existe lui-même.

Cela signifie dans le récit de Malraux que dans le temps que paraît le tout contingent d'une absence d'œuvre, celle-ci peut surgir comme l'envers même de cette contingence. Tout se passe comme si l'œuvre apportait «par accident» (c'est-à-dire de la façon même dont adviennent les choses toutes gratuites, toutes dépourvues de significations) sa propre capacité à renverser en sens l'absence de sens du monde. A l'instar du Sphinx, sa présence instaure dans le monde ce qu'il lui manquerait absolument sans elle, c'est-à-dire sa seule justification

⁷ En 1950, très malade, il n'a pas quitté Paris. En 1955, il voyagea en Irak et en Iran, mais non en Egypte. C'est à partir de son séjour de 1952 qu'il rédigea l'introduction à *La Métamorphose des dieux*, publiée dans la *NNRF* en 1954. Voir mon essai *Le sens ou la mort*, à paraître prochainement.

qui est la nécessité de tout art. C'est exactement cela qu'inaugure le chapitre égyptien des *Antimémoires*, dans une sorte d'acte littéraire performatif, puisque de l'étape égyptienne irradie le sens du livre de la manière dont le Sphinx ordonne autour de lui le sens du monde, exactement comme le font tous les lieux sacrés ainsi que l'a montré Mircea Eliade.⁸

Appelons «quatrième» le début suivant. Il semble pourvu de qualités fictionnelles proches de celles dont était doté le chapitre tiré des *Noyers*. Le chapitre yéménite, en effet, transpose un morceau de fiction (la traversée de la tempête au-dessus des Carpates, vécue par Kassner dans *Le Temps du mépris*) dans un contexte référentiel (la traversée de la tempête au-dessus de l'Aurès, vécue en 1934 par Malraux rentrant de Djibouti). Tout se passe en effet comme si le pouvoir créateur de sens de la fiction restait intact dans le texte référentiel, comme si «le langage de la Vérité», qui n'appartient pas à ce monde, était actif dans le texte référentiel puisqu'il rayonne de son sens dans le monde référé. Non seulement le texte dit qu'existe réellement «le cosmos de l'*Illiade* et du *Râmâyana*» (OC3 : 68), mais il rend possible le monde de leur sens dans le texte comme dans le monde qui lui sert de support référentiel. Plus encore : le retour à Bône (comme l'avait d'ailleurs préfiguré le retour fictif-et-référentiel de Vincent Berger à Marseille), le retour sur terre, le retour dans l'envers du cosmos du *Râmâyana*, le retour, si j'ose dire, dans le référentiel pur, ce retour impose à ce référentiel quelque chose dont il est dépourvu, qui ressemble à de la fiction («Dans la ville, je passai devant l'énorme main rouge qui était alors l'enseigne des gantiers. La terre était peuplée de mains, et peut-être eussent-elles pu vivre seules, agir seules, sans les hommes. Je ne parvenais pas à reconnaître ces boutiques, cette vitrine de fourreur avec petit chien blanc qui se baladait au milieu des peaux mortes, s'asseyait, repartait : un être vivant, aux longs poils et aux mouvements maladroits, et qui n'était pas un homme.» OC3 : 72). Le monde de l'aléatoire, le monde de l'en-soi des choses et des êtres, le monde de l'apparence et de l'éphémère lui-même prend sens par le regard que lui donne «le retour sur terre», par le sens que lui confère le sacré advenu en son sein même.⁹

Toutes les étapes qui constitueront le voyage seront, à l'image de Guizeh et de Bône, des moments et des lieux où émergera une signification que le monde n'avait pas avant

⁸ Voir par exemple *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1979 [1957], (coll. «Idées», n° 76). Aussi : Crépu, Michel; Figuière, Richard; Louis, René [édit.], *Hauts Lieux. Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, éd. Autrement, 1990, (coll. «Mutations», n° 115).

⁹ Ce qu'inaugure là le *Miroir* quand il fait advenir la nécessité du sens est la création du sens au cœur même du réel le plus étranger au sens, ce que j'ai appelé ailleurs une «création du monde».

qu'elles soient advenues, avant qu'elles prennent place dans la succession des inaugurations du sens que sont les *Antimémoires*. L'Inde, au début de la II^e partie, puis dans la III^e (chapitres 1 et 3) sera l'avènement d'un monde autre («l'autre pôle de l'esprit»¹⁰), celui qui permet de faire émerger, dans le monde du sens et de son absence ou de son envers, la si réelle possibilité dualiste de l'hindouisme (Shankara), la réalité avérée de la coopération créatrice de la chute des mondes (la danse invisible de Shiva présent en Vérité) et de la multiplication des univers (le linga d'éther de Shiva). Nehru, Indien tout gentleman et pandit agnostique, permet à son interlocuteur d'être non seulement le ministre-ambassadeur de De Gaulle (ou le chat de Mallarmé), mais aussi celui qui capte en toute réalité la présence réelle de Shiva dans le temple de Chidambaram, celui qui crée le sens du monde après la nuit de la fosse à chars, dans l'«aube biblique» et dans l'insaisissable et fuyante mais si véridique maya de Vishnou, celui qui donne à l'Occident, incapable de construire temples et tombeaux, la capacité de surmonter l'absence de sens dont est le signe cette incapacité, en faisant jaillir le sens de cette incapacité-là.

L'accident de navigation de Peak Island, tout à fait référentiel et parfaitement dépourvu des significations que le *topos* de la tempête donnait autrefois aux récits de navigation, cet accident bénin et banal semble justement ramener Malraux «sur terre» au moment où il quitte le *Cambodge* à Singapour. Dans cette ville carrefour des mondes géographiques, Malraux rencontre les deux personnages les plus énigmatiques des *Antimémoires*. Très étranges sont-ils, en effet, puisqu'ils sont tous deux des créatures imaginaires données pour parfaitement référentielles. Fictif, Clappique (qui n'est que schématiquement René Guetta comme Méry n'est que préférentiellement Bernard Bourotte), est l'auteur du *Règne du Malin*, scénario d'un film dit le texte, mais roman que Malraux a gardé des années 1940 et qui aurait dû être la suite promise des *Puissances du désert* dont *La Voie royale* était le tome I^{er}. Fictif aussi, Jacques Méry est censé être un ami d'Indochine resté au Vietnam depuis les années 1920 par attachement soumis à son passé.

Par son entrée dans le monde désordonné, «limbique», Malraux inaugure à Singapour la constitution du sens de sa personnalité littéraire. Ce que j'aimerais montrer ici est sans doute l'une des explications du titre simple mais déroutant des *Antimémoires*. A Singapour, dans le réel prosaïque d'une rencontre où l'on parle des aventuriers d'autrefois, où Malraux, parlant de l'aventure, note : «le flot s'était retiré» (OC3 : 315), dans ce monde si peu romanesque et terriblement référentiel, Malraux rencontre deux figures qui proposent chacune une image de

¹⁰ Roger Stéphane, *Malraux, entretiens et précisions*, Paris, Gallimard, 1984, p. 48.

ce qu'il serait devenu lui-même s'il était resté Malraux, je veux dire le «Malraux» que ses engagements réels et supposés auraient fait, celui qu'auraient aussi fait de lui les romans qui auraient été publiés comme autant de suites logiques des textes connus. Clappique et Méry sont tous deux des épaves : le premier n'est pas seulement égaré par sa mythomanie, il est surtout figé dans ses manières, son idiosyncrasie et ses fictions ; le second, parvenu au seuil de la mort, est désabusé de tout, y compris de l'opium, des papillons et de Goethe (allusion ironique à Gide, voire à Jünger), de la poésie et du bouddhisme : c'est même parce qu'il pratique un «aquoibonisme» généralisé que pour lui «la mort [...] n'est pas loin».¹¹ Clappique est définitivement perdu par son goût de l'action romanesque ; le second est noyé dans son contraire, le goût de la suspension de l'action. Défini par ce qu'il aurait pu devenir mais qu'il n'est pas, par nos deux anti-Malraux, Malraux peut alors entrer vraiment en Chine, monde du Divers, comme l'a si bien entendu Victor Segalen.¹²

Si Mao Zedong est déclaré «empereur de bronze» (OC3 : 417, 423), «grand fondateur de la Chine», ce n'est pas par aveugle suivisme intellectuel (on sait combien Mao était admiré par beaucoup d'intellectuels en Europe dans les années 60) ni par enthousiasme lyrique incontrôlé (comme l'a cru Mitterrand¹³). C'est que Malraux va accéder au sens dont Mao est le créateur, dans les *Antimémoires*, par une voie parfaitement traditionnellement chinoise, de la manière même dont l'Empereur, bénéficiaire du mandat céleste, maintenait le monde et son sens en les faisant sans cesse advenir l'un et l'autre, comme il maintenait l'équilibre entre la Terre et le Ciel. L'itinéraire de Malraux est en effet celui du détour, du parcours méandrin tant dans le domaine spatial que dans le domaine relationnel et diplomatique.¹⁴ Maîtrisant le rite établissant l'harmonie relationnelle dans tous ses tropismes, tendant les principes *yin* et *yang* l'un contre l'autre, l'un pour l'autre et l'un sur l'autre, occupant la position centrale de l'étoile polaire, placé face au sud, Mao-empereur-fondateur est le point d'où rayonnent tout sens comme son envers, aussi puissamment établi dans le livre que l'avaient fait le Sphinx, Nehru, Shiva, le retour à Bône ou la renaissance de Moulins.

¹¹ Le texte consacré à Méry a été publié pour la première fois dans la *NRF* du 1^{er} avril 1971 sous le titre «La mort qui n'est pas loin...»

¹² Malraux faisait partie des *happy few* qui goûtaient à sa juste valeur de l'œuvre de Victor Segalen. Voir par exemple son article «Culture» paru dans *Liberté de l'esprit*, n° 1, février 1949, p. 1-2. (Il y est question de la «Libation mongole», poème de *Stèles*, ouvrage publié pour la première fois en 1912.)

¹³ François Mitterrand, *La Paille et le Grain*, Paris, Flammarion, 1983 [1975], (coll. «Le Livre de poche», n° 5774), p. 122.

¹⁴ Pour l'analyse de ces aspects, voir mon article «Malraux, arpenteur des neuf plis du Kunlun Shan», à paraître. Voir aussi les passionnantes réflexions de François Jullien, notamment *Le Détour et l'Accès, Stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset, 1995, (coll. «Le Collège de philosophie») ou *La Pensée chinoise dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007.

On sait que Malraux rentre de Pékin par les escales de New Delhi et de Bénarès. Dans les *Antimémoires*, l'auteur fait croire au contraire qu'il regagne l'Europe en survolant le Japon puis l'Arctique. Rien du Japon n'est réellement historique ici : le voyage réel l'ignore ; le voyage fictif est un survol bien élevé; les souvenirs à lui liés sont imprécis et les dates se mêlent à ce point qu'il arrive qu'un événement postérieur à un second soit le souvenir de celui-ci. Tout ce qui concerne le Japon, dans ce chapitre 2 de la V^{ème} partie, est créé sur le mode de l'allusion du moins et du procédé par soustraction¹⁵ : «Pour moi, [le Japon] c'est Nara, la civilisation sans doute la plus raffinée du monde ; les peintures de Takanobu, le jardin de sable des Quinze Pierre, une seule fleur qui sort d'un morceau de bambou, dans la cellule d'un moine zen.» (OC3 : 338) Effectivement, au jardin du Ryôanji, dans ce jardin comptant quinze pierres que l'on ne peut jamais voir toutes ensemble, ce qui compte ce ne sont pas les pierres vues, mais celles qu'on ne voit pas, bien plus réelles que les autres devrais-je dire parce que le fait qu'on ne les voit pas devient la garantie de leur réalité. A Ise-jingû, ce qui compte ce n'est pas seulement le Naiku (le sanctuaire impérial d'Amaterasu) nouvellement construit par le rite du *sengu*, c'est aussi l'espace vide qu'occupait précédemment l'ancien sanctuaire et qu'occupera celui qui remplacera celui que l'on voit. Au Japon, dit le chapitre à lui consacré, ce qui importe est son absence¹⁶ : bientôt disparaîtra le Ryôanji parce que bientôt il y aura à nouveau le Japon ; le Musée imaginaire mourra comme le Bronze brûle la statuette destinée à Malraux : c'est son absence qu'il lui offre, plus puissante de sens que sa présence sensible – ainsi que l'enseignent énigmatiquement les *koâns*¹⁷ de l'école Rinzaï à laquelle il appartient.

Quand Malraux est rentré en France, huit mois *avant* avoir quitté Pékin, s'ouvre le dernier chapitre du livre, celui qu'il a dédié aux déportés des camps nazis. « Satan a reparu sur le monde », écrit-il (OC3 : 593). C'est évidemment que les déportés ont connu les souffrances les plus indicibles, c'est que j'horreur avait dépassé l'horreur : «[...] l'homme,

¹⁵ «L'Extrême-Orient procède par soustraction», écrit Malraux dans *L'Intemporel* (OC5 : 840).

¹⁶ Pour une explication plus systématique des questions que pose la présence/absence du Japon dans les *Antimémoires*, voir mon texte «Présence et absence du Japon dans *Le Miroir des limbes*», communication proposée au colloque de l'Université Internationale d'Akita (Japon), 8-10 juin 2008. A paraître.

¹⁷ Pour le *kôan*, voir D. T. Suzuki, *Essais sur le bouddhisme zen*, t. II, A. Michel, 1972 (1940 et 1943), (coll. «Spiritualités vivantes»), p. 7. – Maurice Cocagnac, *Le Zen*, Paris, Plon – Mame, 1996, (coll. «Encyclopédie des phénomènes spirituels»), p. 131-153. – Toshihiko Izutsu, *Le Kôan zen*, Paris, Fayard, 1978, (coll. «L'Espace intérieur»). – Jacques Mausui, *L'Exercice du kôan*, Montpellier, Fata Morgana, 1994 (1958), (coll. «Hermès»), p. 35 : «Quoique chaque *kôan* classique, avec son commentaire, contienne un enseignement intellectuel secret qui n'échappe pas au regard de l'initié et moins encore à celui qui a atteint l'illumination (*satori*), ce n'est jamais en vue d'instruire qu'il est réalisé, ni pour démontrer quoi que ce soit, mais bien plutôt pour provoquer un vif ébranlement mental permettant à une intuition directe de se faire jour.»

c'était ce qu'on voulait leur arracher», lit-on (OC3 : 470). Car Satan, c'est surtout cela : le dénégateur qui nie l'humanité¹⁸, force, éprouvée comme parfaitement inhumaine, de la disparition du sens, disparition ou absence qui s'appelle alors «mort». La mort est tellement le désert absolu du sens que les déportés revenus de l'enfer «ne peuvent pas se souvenir de leur retour chez les hommes», écrit Malraux (OC3 : 478). «On ne revient pas plus de l'enfer que de la mort» ajoute-t-il en fin de chapitre (OC3 : 483). C'est alors que le dernier chapitre des *Antimémoires* prend sens : dans une posture rare qui consiste à laisser toute la parole à autrui, Malraux, autobiographique, fait parler la voix des sans-voix, témoignant de la plus extrême dénégation de sens. Mais dans le même temps, l'acte de fraternité de ce don par l'effacement de soi permet à l'expression de l'absence de sens de devenir éclatante signification puisqu'il oppose à la mort sa propre disparition. Aboutissement de tout le livre, le dernier chapitre est comme le lieu sacré d'où le sens le plus essentiel éclôt, celui qu'avaient approché toutes les apparitions de sens précédentes, celui aussi que ces figures de la fraternité (d'Antigone aux femmes noires de Corrèze, du Général à l'hôtesse de Gramat) avaient déjà dit, celui que les déportés disent en une apparition nouvelle grâce à Malraux.

La Corde et les Souris pratiquera l'avènement du sens tout autrement. Plus de voyage, plus d'étapes du sens, mais une constellation apparemment désordonnée d'opportunités inattendues par lesquelles de nouveaux actes illocutoires détachés de tout passé vont exercer inopinément leurs potentialités créatrices.

Les Chênes qu'on abat... existent non seulement parce que Malraux est allé rencontrer de Gaulle dans sa retraite de Colombey le 10 décembre 1970, mais surtout parce que le Général vient de mourir et que cette mort suscite l'appel de son sens. L'émouvant finale du livre (publié pour la première fois sous le titre «Non»¹⁹) résume la charge de sens, de puissance créatrice du grand homme (c'est d'ailleurs pour cela qu'il est un homme de l'Histoire). *La Tête d'obsidienne* est née du choc qu'éprouve Malraux visitant les ateliers déserts de Mougins. Dans une expérience de chaos-germe (Deleuze), il recrée la capacité créatrice (*i.e.* donneuse de sens) de Picasso à partir de l'absolu désordre des ateliers, tout exactement comme le peintre avait compris le sens de son acte créateur au contact du fouillis puant des masques africains du Trocadéro (on a peu remarqué que Picasso énonce là, *nolens*

¹⁸ Satan est l'adversaire du sens que donne au monde la Révélation ; s'il est l'adversaire de Dieu, c'est bien en cela, lui qui veut annuler la puissance de création, en refusant de reconnaître sa valeur à l'homme (Coran, II, 30-39) ou en niant la divinité du Christ (Mt 4, 1-11).

¹⁹ «Non», *En ce temps-là* [Paris], n° 97, avril 1971, (série «De Gaulle», n° 1), p. 3. Voir OC3, p. 687-690.

volens, au Trocadéro de *La Tête d'obsidienne*, la conception malrucienne de la création artistique). *Roi, je t'attends à Babylone...* va faire croire à la réalité des songes les plus farfelus parce que Georges Salles (seul témoin possible des faits) vient de mourir. Mort qui permet de doter de réalité référentielle le personnage de Khodari-Pacha comme l'expérience de métagnomie permet de reconnaître pour véridique Alexandre le Grand au moyen de la caractéristique de son hétérophtalmie, elle-même tout à fait absente de l'histoire. On dira un jour ce que ce très curieux texte doit encore à Louise de Vilmorin, morte en décembre 1969, juste avant que Malraux se mette à le rédiger.

C'est à une tout autre mort que nous devons *Lazare*. La mort de l'auteur y est inscrite alors même que la loi de l'autobiographie interdit absolument qu'elle y soit. Cette mort est la descente aux limbes — comme les avait visités autrement le chapitre sur Mai 68 —, séjour qu'y effectuera Malraux bien plus qu'à la Salpêtrière, au cours duquel il assumera non seulement sa «maladie du sommeil» ou telle expérience de hors-corps (ainsi que l'ont connue deux anti-modèles littéraires de Malraux, Montaigne et Rousseau), mais où il endossera jusqu'à s'y enliser la condition mortelle du journal intime, celle des futilités dénuées de sens qu'il suppose et du sens perdu qu'il ne retrouvera jamais. Dans une glorieuse assumption de sa condition humaine, par une sorte de relève hégélienne ou d'énantiodynamie junguienne, Malraux parvient intensément à faire sourdre le sens le plus haut de l'envers des choses et de la mort. Confirmant toutes les apparitions de sens du *Miroir*, *Lazare* inaugurera *a posteriori*, comme en une sorte de geste *post mortem*, tous les sens qui nient ce qui nie l'homme.

Pour citer ce texte :

PILLET, Claude : «Quelques tropisme majeurs du *Miroir des limbes*», communication du 6 avril 2009, Séminaire André Malraux, Paris-IV Sorbonne. Texte mis en ligne le 13 avril 2009.
URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/726-200915pillet.html>>.
Article téléchargé/consulté le [date précise du téléchargement].